

Pour une réelle archéologie collaborative postcolonialiste avec les Premières Nations de la communauté de Mashteuiatsh au Québec

For a truly postcolonial collaborative archaeology with the First Nations of the Mashteuiatsh community in Quebec

Érik LANGEVIN, Noémie PLOURDE

Résumé : En Amérique, et plus particulièrement au Québec, l'intégration de gens des Premières Nations aux interventions archéologiques est devenue chose relativement commune au cours des dix à quinze dernières années. En effet, dès lors que les travaux se font à proximité d'une communauté, ou encore dans un territoire revendiqué, il est de bon ton de faire participer des membres de cette communauté.

Il convient pourtant de se questionner sur les retombées réelles de cette pratique. En effet, de la même manière que des gens des communautés sont appelés à être employés lorsque vient le temps de construire une centrale hydroélectrique, l'intégration aux projets archéologiques se limite le plus souvent à la phase de terrain. Dans ce contexte, on doit se questionner sur les objectifs de cette collaboration. Y a-t-il une réelle intégration des gens des communautés, de leurs savoirs et de leur histoire où s'agit-il simplement de faire bonne figure ?

Depuis 1990, le laboratoire d'histoire et d'archéologie de l'université du Québec, à Chicoutimi (UQAC) a développé un partenariat avec la communauté autochtone locale. Ce partenariat a considérablement évolué et adopte maintenant une vision postcolonialiste dans laquelle les connaissances, telles que la tradition orale, jouent un rôle majeur tant au niveau du terrain que lors de l'interprétation des données. Lors d'un tel exercice, l'acquisition des données se fait donc dans les deux directions, ce qui permet d'aller au-delà de ce que la seule interprétation des vestiges archéologiques permet de comprendre.

La découverte d'un site archéologique au sein de la réserve ilnue de Mashteuiatsh par les membres de la communauté fut l'amorce d'un tel projet avec l'université du Québec à Chicoutimi et a permis autant à des étudiant·e·s non autochtones qu'autochtones de collaborer et d'apprendre ce qui ne s'apprend pas dans les salles de classe.

Entre enseignement universitaire et culture traditionnelle, entre passé et présent, c'est un nouveau dialogue, une nouvelle « avenue » vers la réconciliation qui se trace en découvrant les vestiges au cœur de la communauté.

Mots-clés : Premières Nations, archéologie, formation, recherche, autodétermination.

Abstract: In North America, and particularly in Quebec, the inclusion of First Nations people in archaeological work has become relatively common over the past 10 to 15 years. Indeed, as long as the work is carried out near a community, or in a claimed territory, it is fashionable to involve members of that community.

However, we need to question the real impact of this practice. In fact, just as community members are called upon to work on the construction of hydroelectric power plants, their involvement in archaeological projects is usually limited to the field phase. In this context, we need to question the objectives of this collaboration. Is there a real integration of the people of the communities, their knowledge and their history, or is it simply a matter of putting on a good show?

Since 1990, the history and archaeology laboratory at the Université du Québec à Chicoutimi has developed a partnership with the local aboriginal community. This partnership has evolved considerably, and now embraces a post-colonial vision in which knowledge,

such as oral tradition, plays a major role both in the field and in the interpretation of data. In such an exercise, data is acquired in both directions, enabling us to go beyond what can be understood from the archaeological remains alone.

The discovery in 2017 of traces of human occupation reaching back to 5000 BP on the territory of the community of Mashteuiatsh by members of the Innu Nation has initiated, in partnership with the Université du Québec à Chicoutimi, one such project. But how can we teach community members about their prehistory without participating in the colonialism inherent in the relationship between First Nations and non-natives?

At the junction of the academic and indigenous cultures of transmission and teaching, this project offers the condition of a renewed dialogue between past and present. Allowing a diversity of voices to be heard, this project opens a new way towards reconciliation amidst the rediscovery of the traces a community's past.

Keyword: First Nation, Prehistory, Teaching, Self-determination, reconciliation.

INTRODUCTION

Cet article décrit une expérience de coconstruction en Archéologie, qui a été amorcée en 2017.

En Amérique, et plus particulièrement au Québec, l'intégration de gens des Premières Nations aux interventions archéologiques est devenue chose relativement commune au cours des trente dernières années. En effet, dès lors que les travaux se font à proximité d'une communauté des Premières Nations, ou encore dans un territoire revendiqué par celles-ci, il est de bon ton d'en faire participer des membres.

Il convient pourtant de se questionner sur les retombées réelles de cette pratique. En effet, de la même manière que des gens des communautés sont appelés à être employés lorsque vient le temps de construire, par exemple, une centrale hydroélectrique (Langevin *et al.*, 2008, l'intégration aux projets archéologiques se limite le plus souvent à la phase de terrain. Dans ce contexte, on doit se questionner sur les objectifs de cette participation. Y a-t-il une réelle intégration des membres des Premières Nations, de leurs savoirs et de leur histoire ou s'agit-il simplement de faire bonne figure ?

Plus récemment, dans le contexte actuel de réconciliation entre le gouvernement canadien et les Premières Nations¹, en aval d'une large commission d'enquête visant à examiner de près les relations entre autochtones et autochtones au Canada, des pistes de solutions visant à améliorer la situation des Premiers Peuples ont été proposées. Plusieurs projets d'autodétermination² ont vu et vont continuer à voir le jour, et ce dans plusieurs domaines d'activité. La discipline archéologique n'y fait évidemment pas exception d'autant que, rappelons-le, l'axe de recherche de l'archéologie américaine qui traite de l'histoire ancienne des Premières Nations trouve sa source dans la discipline anthropologique. Et l'archéologie autochtone est la branche qui traite du passé.

Depuis 1990, le Laboratoire d'histoire et d'archéologie du Subarctique oriental (LHASO) de l'université du Québec à Chicoutimi (UQAC) a développé un partenariat avec des communautés autochtones, notamment celle de Mashteuiatsh, au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Ce partenariat a considérablement évolué dans le temps et adopte maintenant une vision postcolonialiste dans laquelle les connaissances, telles que la tradition orale, jouent un rôle

majeur tant au niveau du terrain que lors de l'interprétation des données. Cette façon de procéder, depuis l'acquisition des données jusqu'à la diffusion de celles-ci, se fait donc sous l'égide des deux réalités : celle des archéologues allochtones et celle des participant·e·s autochtones. L'expérience nous apprend que, loin de s'opposer, ces savoirs se combinent et contribuent à une compréhension élargie du passé ainsi qu'à la réactualisation de celui-ci dans un monde où le patrimoine doit constamment se justifier.

La découverte d'un site archéologique au centre géographique de la communauté ilnue (peuple anciennement appelé Montagnais) de Mashteuiatsh par des membres de la communauté fut l'amorce d'un projet en archéologie qui s'insère dans cette nouvelle forme de collaboration se voulant postcolonialiste. On parle alors de « coconstruction » entre les Premières Nations d'où émergent les projets et les professionnel·le·s de l'archéologie, en l'occurrence ceux et celles du LHASO de l'UQAC.

1. CONTEXTE HISTORIQUE

C'est seulement à partir des années 1960, dans la foulée de la mise sur pied du ministère de la Culture, que l'archéologie québécoise va peu à peu se développer. C'est en tant que sous-discipline professionnelle de l'anthropologie culturelle (ethnologie) que l'archéologie devait nicher au sein de l'université de Montréal, première université québécoise francophone à offrir une formation en matière d'archéologie (1961)³. Cette appartenance de l'archéologie aux champs disciplinaires de l'anthropologie n'est pas étrangère au fait que les Premières Nations américaines ont, depuis au moins la moitié du XIX^e siècle avec les écoles évolutionniste et diffusionniste, été considérées comme des laboratoires vivants de ce que les sociétés occidentales avaient déjà été. Dans un tel contexte, on parlait des Premières Nations, mais on ne leur parlait pas.

2. L'APPROCHE PARTICIPATIVE

Les années 1970 et 1980 sont marquées au Québec par la mise en place de grands chantiers hydroélectriques qui ne peuvent, comme cela s'était fait auparavant,

vant, s'accomplir sans tenir compte de la présence des Premières Nations. C'est à partir de ce moment que, au Québec, l'intégration de membres des Premières Nations aux interventions archéologiques est devenue chose relativement commune. Cependant, cette participation demeure primaire, les Premières Nations étant généralement considérées comme un bassin de main-d'œuvre peu qualifiée et bon marché, la formation préalable, lorsqu'il y en a, se limite généralement à quelques heures, voire quelques jours, avant l'amorce des projets. Une fois le travail de terrain terminé, les archéologues quittent les lieux avec les données, et il n'y a aucun retour vers les Nations concernées. C'est l'époque où on parle aux Premières Nations, sans pourtant tendre l'oreille à ce qu'elles auraient à dire et produire.

3. L'APPROCHE COLLABORATIVE

Au cours des années 1990 commencent à s'implanter des projets collaboratifs. Dans le cadre de ces projets où l'université du Québec à Chicoutimi participe, des discussions sont menées en amont, et la participation des membres des Premières Nations s'accroît. Par exemple, dans le cadre d'un projet de fouille scientifique effectué dans un secteur particulièrement isolé de la Basse-Côte-Nord, le financement du projet s'est organisé autour de la communauté locale qui avait la responsabilité de la logistique, ainsi que celle du recrutement de nombreux fouilleurs. Dans ce cas précis, une formation accélérée universitaire créditée avait été offerte à quelques membres de la communauté intéressés à participer au projet dans l'optique de l'obtention d'un diplôme universitaire. Qui plus est, certains de ces fouilleurs ont pu, lorsqu'ils le désiraient, participer aux analyses subséquentes en laboratoire. L'expérience est un succès et permet de mettre en place des liens précieux qui subsistent encore entre le Laboratoire d'histoire et d'archéologie de l'UQAC et la communauté. Même si on peut parler d'une archéologie collaborative en opposition avec l'archéologie participative de la décennie précédente, les thématiques de recherche n'en demeurent pas moins celles imposées par les chercheurs universitaires. On parle et on communique avec les Premières Nations, mais les comprend-on vraiment ?

4. RÉTROSPECTIVE SUR LA PARTICIPATION DES PREMIÈRES NATIONS EN ARCHÉOLOGIE

Après environ un demi-siècle, depuis les premières participations systématiques des Premières Nations aux projets archéologiques jusqu'à l'avènement d'expériences collaboratives, il est maintenant temps de se questionner sur les retombées réelles de cette pratique au sein même des communautés et sur le sens qu'on lui donne.

Peut-on aller encore plus loin ? Tout d'abord, de la même manière que des gens des communautés sont appelés à être intégrés dans les équipes d'ingénierie et des métiers de la construction lorsque vient le temps de construire une centrale hydroélectrique, l'intégration aux projets archéologiques se limite encore le plus souvent à la phase de terrain. La perpétuation du modèle des populations autochtones en tant que simple outil ou main-d'œuvre occasionnelle, dans un contexte où les mouvements sociaux visent à corriger la vision colonialiste qui fut la norme depuis le régime français au sujet des Premières Nations, n'est pas sans étonner. Comment l'expliquer ? Par ailleurs, même dans le cas d'approches plus collaboratives, il convient d'identifier les lieux, dans un sens épistémologique et non géographique, de ladite collaboration. Y a-t-il une réelle intégration des gens des communautés, de leurs savoirs et de leur histoire ou s'agit-il simplement de faire bonne figure ?

5. HISTORIQUE DES ÉTUDES AUTOCHTONES À L'UQAC

Les liens créés par le LHASO de l'UQAC depuis plus de trente années, grâce à son directeur É. Langevin, avec la Première Nation des Pekuakamiulnuatsh ont permis d'aller plus loin dans cette démarche collaborative et participante.

Même si la collaboration avec les Premières Nations est fortement ancrée dans l'histoire de l'UQAC, par l'intermédiaire du LHASO et d'autres structures (Études amérindiennes, Centre Nikanite, etc.), il n'en demeure pas moins que cette collaboration a longtemps été sous le joug d'une vision colonialiste. Ainsi, l'enseignement supérieur, héritage de la civilisation occidentale, était livré aux Premières Nations comme un cadeau, voire comme une obligation paternaliste. Les membres des Premières Nations devaient se déplacer dans les murs de l'institution située dans plusieurs cas à des centaines de kilomètres de leur lieu de résidence, devaient adopter le calendrier scolaire qui souvent se trouve en contradiction avec des activités traditionnelles (activités de prédation, rencontres intercommunautés, semaines culturelles, etc.), devaient s'assurer de respecter des obligations administratives non adaptées à leur réalité, recevoir un enseignement selon des paramètres bien précis à l'intérieur d'un cadre administratif rigide et peu enclin à changer ou à prendre en compte la diversité. Au mieux, on adaptait l'enseignement selon une forme qui ne favorisait pas toujours une réelle acquisition des données⁴.

Quoi qu'il en soit, les choses ont peu à peu évolué. En archéologie, des projets collaboratifs ont vu le jour dès le début des années 1990 et se sont poursuivis tant bien que mal au cours des années suivantes. Que ce soit en intégrant systématiquement des membres des communautés dans les projets archéologiques, en prenant en compte les réalités autochtones au niveau de l'enseignement et du terrain, en favorisant l'acquisition et la diffusion des

données, en s'impliquant au sein de projets locaux ou en sensibilisant les dirigeants politiques à l'importance de la présence de membres de communautés dans le cadre des projets patrimoniaux, notamment en matière d'archéologie, la mutualisation des savoirs et des expériences a jeté les bases pour une forme d'autodétermination en matière d'archéologie.

Au cours de la dernière décennie, la volonté de réparation exprimée par l'État canadien eu égard aux mauvais traitements infligés aux autochtones du pays ; la volonté d'autodétermination de la part des Premières Nations au regard de leur patrimoine culturel ; l'accès régulier aux études supérieures pour les jeunes des Premières Nations ainsi que la judiciarisation accentuée des activités archéologiques en territoire des Premières Nations ont profondément changé la donne. Il était donc temps pour le LHASO de l'UQAC de franchir une nouvelle étape dans sa relation avec la communauté locale, les Pekuakamiulnuatsh, celle de la coconstruction. Notons également l'inscription d'une étudiante ilnue de Mashteuiatsh en maîtrise, sous la direction d'un des auteurs de cet article.

Un tel projet, ambitieux et sans encore de certitude sur sa chance de réussite compte tenu de l'ampleur des défis qu'il pose, repose entièrement sur une vision coconstructive où les savoirs autochtones, tels que les récits de transmission orale, jouent un rôle majeur tant au niveau du terrain que lors de l'interprétation des données. Lors d'un tel exercice, les connaissances proviennent autant de l'archéologie, de l'ethnologie, de l'histoire vécue et ressentie par les Premières Nations ainsi que de leur patrimoine identitaire transmis par la tradition orale. Il s'agit d'autant

de sources de données ethnologiques, voire idéologiques, qui permettent d'aller au-delà de ce que la seule interprétation des vestiges archéologiques permet de comprendre. C'est d'égal à égal, en coconstruction que le travail se fait. Désormais, ce sont les Premières Nations qui parlent, et nous devons les écouter.

6. LE CAS DU SITE DdFb-18, MASHTEUATSH : LE TERRAIN

La découverte d'un site archéologique au sein de la réserve ilnue de Mashteuiatsh par les membres de ladite communauté fut l'amorce d'un projet archéologique coconstruit entre le LHASO de l'UQAC, la Société d'histoire et d'archéologie de Mashteuiatsh (SHAM), par l'intermédiaire du musée ilnu de Mashteuiatsh, et Pekuakamiulnuatsh Takuhikan (communauté de Mashteuiatsh). Ce projet, dont les objectifs étaient aussi scientifiques, par la fouille d'un site archéologique, que pédagogiques, à travers la formation de techniciens, a réuni des personnes étudiantes allochtones et autochtones. C'est ensemble, dans un partage de savoir réciproque, qu'elles ont mené à terme le projet.

Mashteuiatsh se situe au Québec, dans la région du Saguenay–Lac-Saint-Jean (fig. 1 et fig. 2). L'enregistrement de la réserve à Ottawa s'effectue officiellement en 1856. D'abord appelée la réserve Oujatchouan, elle prit officiellement le nom de Mashteuiatsh, signifiant « là où il y a une pointe ».

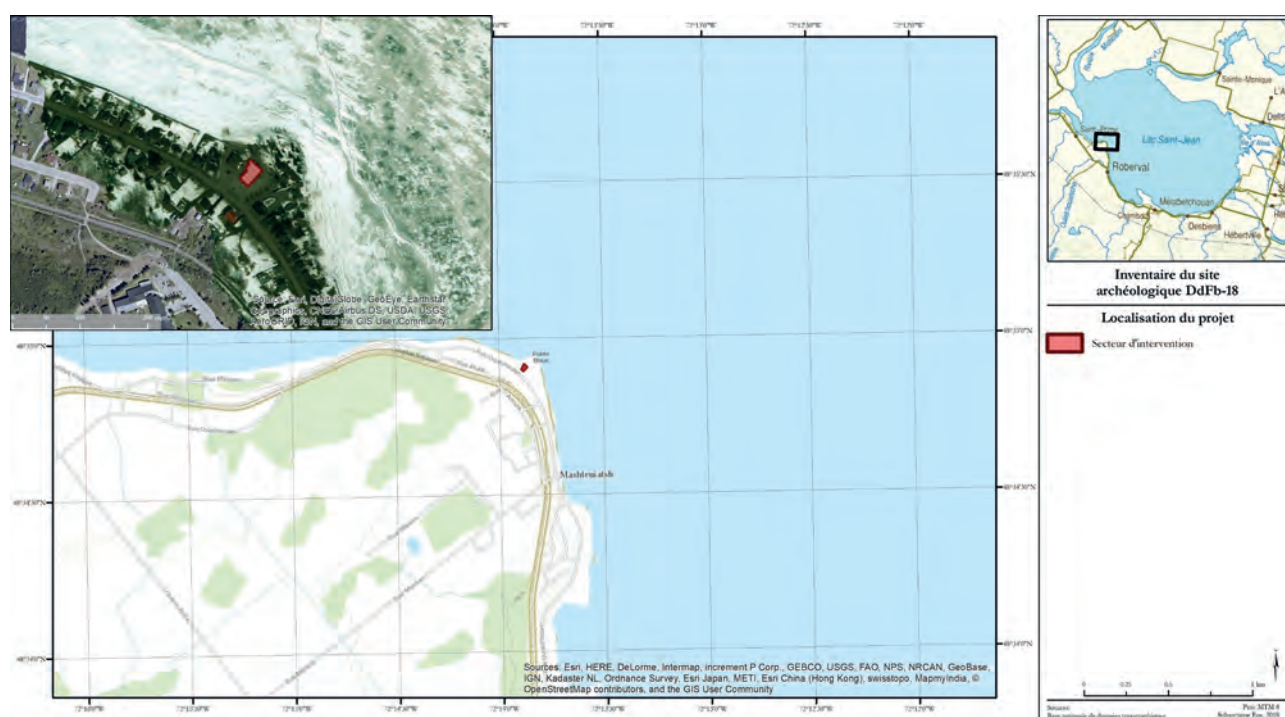


Fig. 1 – Localisation de la zone d'intervention.

Fig. 1 – Location of the intervention area.

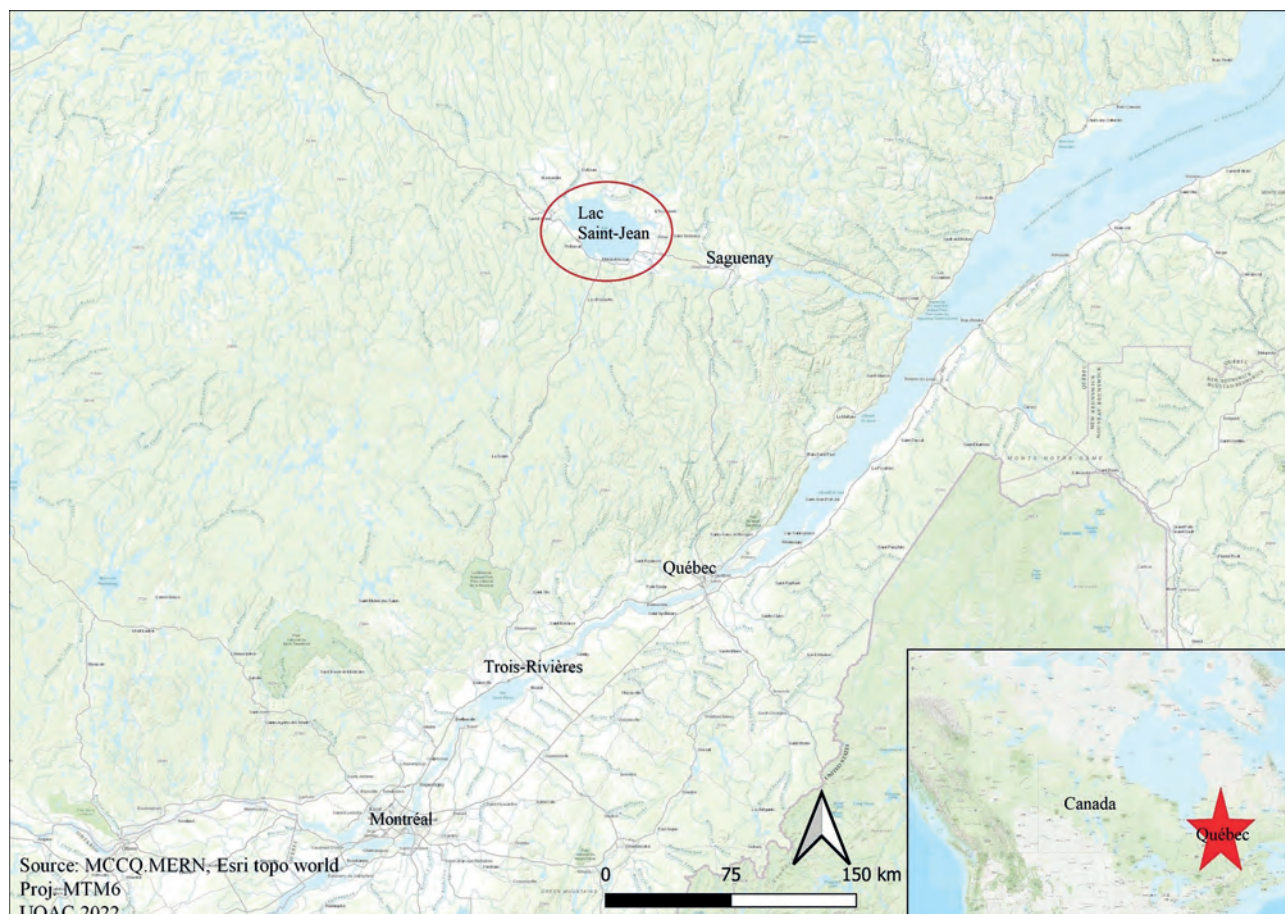


Fig. 2 – Localisation générale de la communauté de Mashteuiatsh.

Fig. 2 – General location of Mashteuiatsh community.

7. ÉTAT DES CONNAISSANCES : LES GISEMENTS ARCHÉOLOGIQUES PÉRIPHÉRIQUES

Onze gisements se trouvent sur les berges du lac Saint-Jean, en périphérie immédiate du site DdFb-18 (tabl. 1). Il s'agit pour la plupart de sites archéologiques découverts à l'intérieur des limites de la communauté ilnue. Deux gisements peuvent être considérés comme majeurs en raison de la quantité des vestiges. Il s'agit du site DdFb-4, localisé à l'embouchure de la rivière aux Iroquois, et du site DdFb-16, qui se trouve à environ 6 km à l'est de cette même embouchure.

De la céramique datant de la Paléohistoire (avant l'arrivée des Européens) a été découverte sur trois sites. Compte tenu du fait que la calcédoine domine comme matière première sur quatre d'entre eux, il est possible d'attribuer un espace chronologique à plusieurs de ces gisements (Langevin, 2015). Il s'agirait d'occupations relativement récentes, vraisemblablement de la fin de la Paléohistoire, de 1000 à 450 avant aujourd'hui (par la suite « A.A. »).

L'intervention de M. Laliberté (1986) exceptée, les interventions archéologiques effectuées sur le site DdFb-4 se limitent à des inspections visuelles et à des collectes

de surface. Toutes ces interventions ont permis de collecter quelques milliers d'objets. À la suite de leur analyse, il s'est avéré que la principale occupation du site remonterait au cours de la Paléohistoire, depuis la période de 3000-5000 A.A. jusqu'à la période historique. Des vestiges lithiques, comme des outils polis, dont un fragment de ciseau et des pointes de jet, témoignent d'une occupation du site datée aux environs de 3000 A.A. et font de ce gisement l'un des principaux représentants de cette période. D'autres vestiges lithiques ne sont pas sans rappeler certains objets associés à la période postérieure à 3000 A.A. plus au sud. Impression qui serait confirmée par la découverte de quelques tessons de céramique. Par leur décoration et leur fabrication, ces tessons témoigneraient de la phase finale de la Paléohistoire (Moreau *et al.*, 1991).

Le site DdFb-16 est l'un des gisements du lac Saint-Jean à avoir fait l'objet d'une fouille systématique (Langevin *et al.*, 1997). Effectuée en 1996, cette intervention a mené à la fouille d'environ 25 m² d'un gisement dont la superficie pourrait atteindre 4 000 m². Exception faite de quelques perturbations localisées, le contexte archéologique global demeure relativement convenable. Un peu de plus de 11 000 vestiges lithiques ont alors été recueillis.

L'assemblage lithique est essentiellement composé à parts égales de deux matières lithiques communes dans la

Typologie					État	Chronologie	Références liées à la dernière intervention
lithique	céramique	historique	os	structures	vertical		
quartzite-calcédoine	-	-	-	-	surface	Paléohistorique	Langevin et Moreau, 1994
quartzite	-	-	-	-	surface	Paléohistorique	Langevin, 2015
calcédoine-quartzite	84	X	X	-	surface	Sylvicole moyen	Langevin, 2015
						Sylvicole supérieur	
						Historique	
quartzite	4	X	X	-	surface	Archaïque	Laliberté, 1986
						Sylvicole moyen	
						Sylvicole supérieur	
						Historique	
calcédoine	-	-	-	-	surf./strat.	Paléohistorique	Langevin, 2015
quartzite-calcédoine	-	-	-	-	surface	Paléohistorique	Langevin et Moreau, 1994
calcédoine	1	X	X	-	surface	Sylvicole	Langevin et Moreau, 1994
						Historique	
calcédoine-quartzite	-	-	X	-	stratigr.	Paléohistorique	Langevin, 2015
quartzite	-	-	-	-	surface	Paléohistorique	Langevin, 2015
quartzite-calcédoine	-	X	-	-	surface	Paléohistorique	Langevin, 2015
					surf./strat	Historique	
quartzite-calcédoine	-	X	X	X		Paléohistorique	Langevin, 2015

Tabl. 1 – Sites archéologiques en périphérie de la zone d'étude.

Table 1 – Archaeological sites on the outskirts of the study area.

région, un quartzite blanc, dont la source se situe à environ 300 km au nord, et une calcédoine locale. Il s'agit en majorité d'éclats de finition, dont la surface est inférieure à 200 mm². Aucun outil diagnostique ne fait partie de l'assemblage, et ce même si quelques pointes de jet, des grattoirs, des perceurs et des éclats retouchés, presque tous en quartzite, ont été recueillis. Quelques cuvettes associées à des aires de combustion ont été identifiées et quelques centaines de fragments osseux fauniques ont été recueillies. Ceux-ci n'ont cependant pas été analysés.

Traditionnellement, le positionnement chronologique des sites du Saguenay–Lac-Saint-Jean repose sur quatre éléments : les datations au radiocarbone, peu nombreuses, les objets typologiquement assignables, généralement des pointes de jet ou des outils polis, voire de la céramique, la sériation des matières premières ; et la localisation des sites par rapport aux niveaux successifs du lac Saint-Jean.

Or, le site DdFb-16, soulève un problème tout particulier puisqu'aucune de ces méthodes n'est pertinente. Non seulement aucune concentration de charbon n'a été obser-

vée au moment de l'excavation des cuvettes associées à des aires de combustion, ce qui élimine une datation au radiocarbone, mais les outils recueillis ne montrent pas de façon convaincante les caractéristiques permettant d'effectuer des analogies avec d'autres outils fabriqués et utilisés ailleurs à un moment ou un autre de l'histoire ancienne.

Pour ce qui est de la sériation des matières premières, il semble bien que la présence importante de la calcédoine locale ne plaide nullement pour un site ancien. Rappelons-le, la calcédoine, dans des proportions supérieures à 15 % ou 20 %, constitue, à l'échelle régionale, un phénomène récent, généralement associé au tournant du second millénaire A.D. (Langevin, 2015). Préalablement à cette période, le quartzite de la rivière Témiscamie domine largement les assemblages. Par la suite, à la fin de la Paléohistoire, la calcédoine deviendra pratiquement le matériel exclusif, reléguant le quartzite au rang de matière première très secondaire. Sur DdFb-16, la calcédoine et le quartzite sont pratiquement équivalents, tant

en nombre qu'en traitement. Si les diverses concentrations (certaines étant dominées par la calcédoine, d'autres par le quartzite) sont contemporaines, il se pourrait que cet assemblage se situe donc à mi-chemin du processus de remplacement d'un matériel régional (dans le sens hydrographique du terme) par un matériel local. On parle alors d'une période contemporaine à la période du Christ, moment où le niveau du lac Saint-Jean était probablement similaire à celui observé préalablement au maintien artificiel des eaux à de hauts niveaux. Or, la majorité des sites datant de cette période sur le pourtour du lac Saint-Jean se trouve aujourd'hui inondée, ce qui n'est pas le cas de DdFb-16. Au contraire, celui-ci est en bordure, sur une terrasse qui pourrait ultimement suggérer un âge avancé, voire la période 3000-5000 A.A. Dans l'ordre actuel des choses, DdFb-16 constitue une énigme fascinante. L'absence de céramique pourrait laisser croire qu'il s'agit d'un site ancien, mais là encore, convenons que le phénomène céramique est si idiosyncrasique qu'il se pourrait que l'absence de ce matériel soit liée d'une part au fait que le site n'a été fouillé que sur une infime partie de sa superficie ou d'autre part au fait qu'aucun vase n'ait été brisé lors de l'occupation des lieux.

8. BILAN DES INTERVENTIONS ARCHÉOLOGIQUES SUR LE SITE DdFB-18

Comme mentionné ci-dessus, si les basses terres du lac Saint-Jean sont riches en sites, peu d'entre eux présentent un contexte permettant de reconstituer en profondeur le mode de vie des ancêtres des Pekuakamiulnuatsh. En effet, le relèvement des eaux du lac Saint-Jean autant que la villégiature et l'urbanisation ont causé un tort irrémédiable à la ressource archéologique sur les basses terres du lac Saint-Jean.

Dans ce contexte, la découverte du site DdFb-18 offre une possibilité inattendue et peut-être une chance unique de renouer avec ce passé. En effet, ce lieu constitue l'un des rares sites de la région à présenter un contexte non perturbé et des indices d'une occupation continue témoignant de la totalité de l'histoire humaine sur les bords du

Pekuakami (lac Saint-Jean), c'est-à-dire depuis 5000 ans jusqu'à aujourd'hui.

À la suite de la découverte accidentelle du site en 2017, quatre interventions archéologiques ont été effectuées sur le lieu, parmi lesquelles trois campagnes de fouille (tabl. 2).

Alors que les travaux de 2017 avaient été dirigés par le LHASO de l'UQAC (Langevin et Piédalue, 2018 ; Plourde *et al.*, 2018), ceux de 2020 et de 2022 eurent lieu sous la direction de la Société d'histoire et d'archéologie de Mashteuiatsh, en collaboration avec Pekuakamiulnuatsh Takuhikan (Plourde, 2023). La contribution du LHASO de l'UQAC, outre fournir un archéologue professionnel et quelques assistants chevronnés, a consisté à former le personnel employé de la SHAM en archéologie. Cette contribution s'est conjuguée à une activité académique universitaire sous la forme d'un stage de fouille offert à la fois aux membres de la communauté autochtone et à des personnes étudiantes allochtones de l'UQAC.

En 2017, les recherches ont été effectuées sur deux zones distinctes (fig. 3). L'activité commerciale de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui dès 1774 établit son premier poste de traite sur « la Pointe Bleue » jusqu'à la fermeture de ses portes en 1979, est bien visible sur le site, à l'intérieur des premiers niveaux d'occupation. Bien que les vestiges recueillis ne présentent qu'un court moment de l'occupation générale du lieu, les aménagements qui se sont succédé avec la construction de plusieurs bâtiments pour la compagnie ont laissé une signature indélébile sur la matrice pédologique supérieure ainsi qu'à travers ses vestiges. Pierres à fusil ou perles de verre ne sont que quelques exemples de ces objets d'échanges qui caractérisent les rapports entre allochtones et autochtones.

Dans le niveau sous-jacent, les vestiges de la période de contact se trouvent en association avec la calcédoine, matière première lithique locale. Cette cohabitation atteste de la période de contact entre les Premières Nations et les objets européens et du changement qui s'opère dans le mode de vie des Premières Nations à cette époque.

En somme, les trois aires de combustion réparties dans les deux sous-aires de fouille de 2017 et de 2020, associées principalement à d'importantes concentrations de calcédoine, démontrent qu'un travail de taille et de

Projet	Municipalité	Nombre de m ² fouillés	Date de réalisation	Résultat	Recommandation
Inventaire Épicerie Axep	Mashteuiatsh	13 sondages	14-août-17	Positif	Fouilles
Fouille DdFb-18	Mashteuiatsh	22 m ²	10 octobre au 10 novembre 2017	Positif	Fouilles
Fouille DdFb-18	Mashteuiatsh	39 m ²	6 juillet au 25 septembre 2020	Positif	Fouilles
Fouille DdFb-18	Mashteuiatsh	28 m ²	07 juin au 30 août 2021	Positif	Fouilles

Tabl. 2 – Sommaire des interventions archéologiques.
Table 2 – Summary of archaeological work.

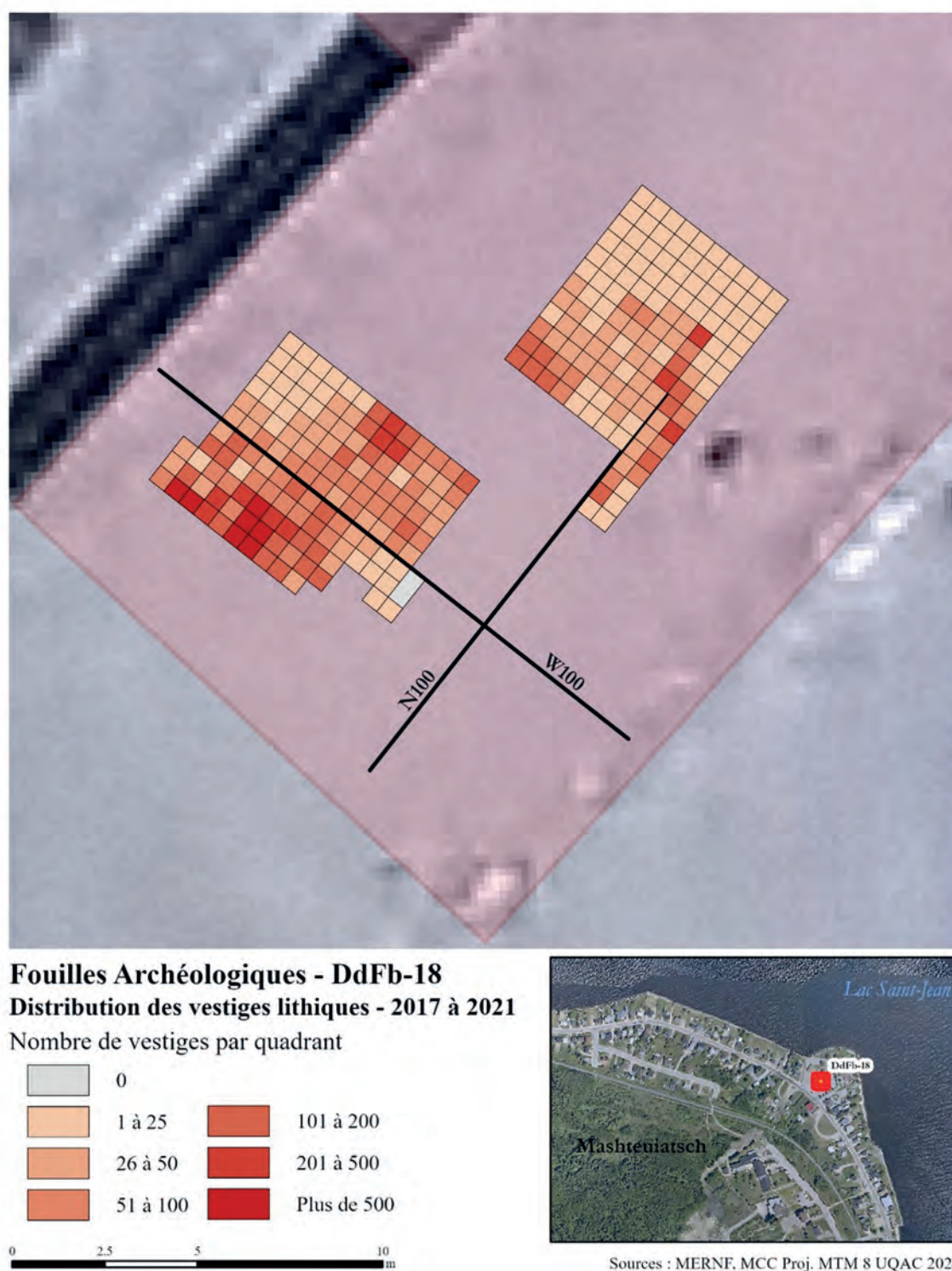


Fig. 3 – Distribution des aires de fouille et des vestiges lithiques.

Aire de fouille principale au nord-ouest et aire de fouille secondaire à l'est.

Fig. 3 – *Distribution of excavation areas and lithic remains.*

Main excavation area to the north-west and secondary excavation area to the east.

chauffe de cette matière eut lieu sur le site. À la suite de la fouille de 2017, une de ces aires de combustion fut d'ailleurs datée à 725 A.A. $\pm$ 15, ce qui confirme l'intense occupation du site lors de la période du Sylvicole supérieur (1000-450 A.A.). Les vestiges découverts dans ce niveau d'occupation concordent également avec la

tendance régionale des gisements archéologiques situés sur les basses terres du lac Saint-Jean pendant cette période. La calcédoine domine comme matière première, et on observe une diminution des témoins diagnostiques lithiques, comme les pointes de projectiles, au sein des assemblages du Sylvicole supérieur (1000 à 450 A.A.).

Alors que les pointes de projectiles étaient d'excellents fossiles directeurs de la période de l'Archaïque (5000 à 3000 A.A.), elles deviennent difficilement affilia- bles lors du Sylvicole, et leur absence pourrait même s'avérer diagnostique de la période.

La position verticale des aires de combustion décou- vertes en 2020 et en 2021 ainsi que les vestiges associés situent une possible occupation du site lors de la période de l'Archaïque, ce que confirment les datations radiocar- bone des deux aires de combustions : 3475 A.A. ± 15. Force est de constater qu'il y a également une plus grande diversité de matières premières présentes dans la fabri- cation d'outils (Delaunière et al., 2022). La variété des matériaux de confection d'outils témoigne entre autres du mode de vie plus nomade des populations et/ou de l'éten- due des échanges et des communications entre groupes qui avaient cours pendant cette période plus ancienne (Burke, 2017).

En tout état de cause, il est indéniable que le site DdFb-18 fut le théâtre d'une occupation plusieurs fois millénaire. Du moins, c'est ce que suggèrent les datations au radiocarbone (2020-2021) qui proviennent de trois aires de combustions distinctes, dont au moins une aurait été réutilisée pendant plusieurs décennies (fig. 4). Globa- lement, les résultats des interventions démontrent un ratio de 450 vestiges par mètre carré, toutes années confondues (tabl. 3).

Lors de chaque saison de fouille, les membres de la communauté, aîné·e·s et jeunes apprenti·e·s ont conjointement participé aux fouilles. Ce fait, qui semble banal, prend une grande signification pour les Premières Nations, en lien avec la transmission des savoirs. Les aîné·e·s qui participaient au projet sont les premier·ère·s technicien·ne·s en archéologie à avoir été formé·e·s par le LHASO de l'UQAC dans les années 1990 et iels ont depuis travaillé sur de multiples chantiers archéolo-

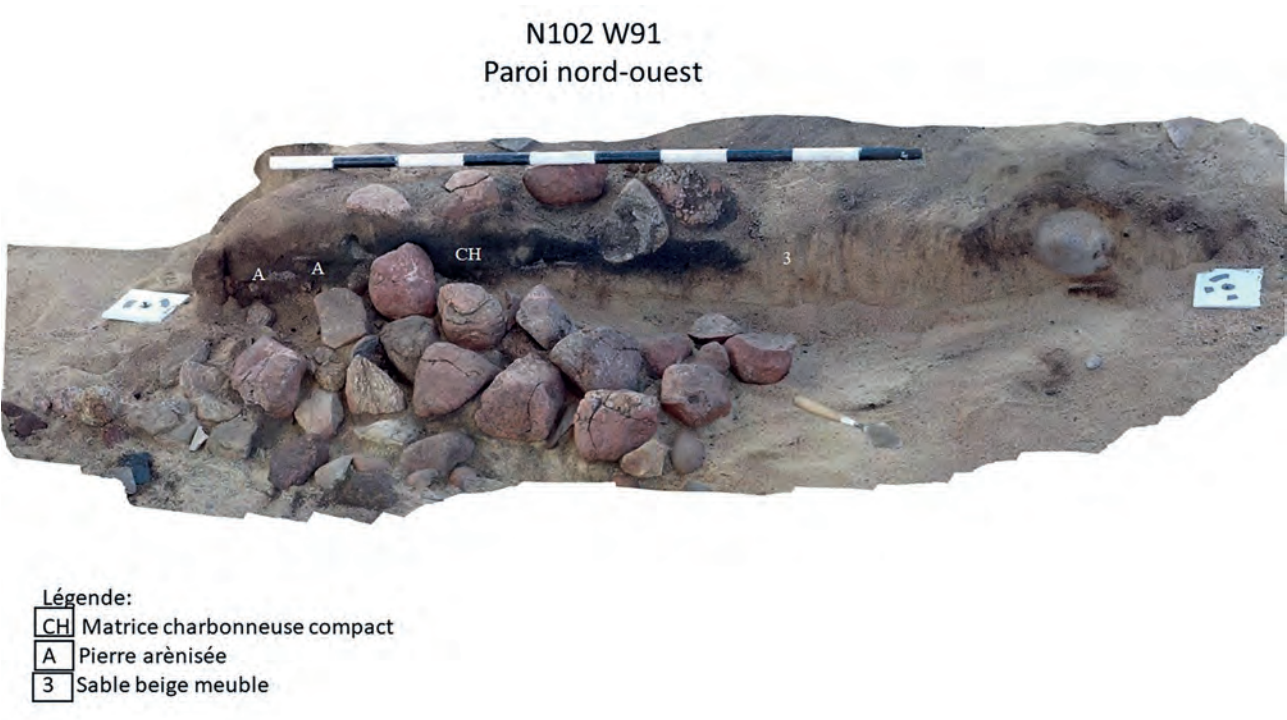


Fig. 4 – Structure réutilisée en aire de combustion, découverte en 2021, datée de 3475 A.A. +/-15.
Fig. 4 – Structure reused as a combustion area discovered in 2021, dated 3475 A.D. +/-15.

Années	Superficie fouillée (m²)	Lithique débitage	Lithique outil	Poterie	Écofact	Contact	Autres	Historique	Total
Aout 2017	13 sondages	207	3	0	53		0	199	462
oct-17	22	16 070	47	1	3246		2	1210	20 056
Été 2020	42.5	5745	70	0	1379		12	1276	8481
Été 2021	28	4416	66	3	1108	31	0	10 779	13542
Total	95,75	26 438	186	4	5786	31	14	13 464	43 056

Tabl. 3 – DdFb-18, ventilation des vestiges archéologiques de 2017, 2020 et 2021.
Table 3 – DdFb-18, breakdown of archaeological remains for 2017, 2020 and 2021.

giques. Outre le fait de transmettre des savoirs essentiels sur le mode de vie ancien, iels ont également transmis les savoirs de leurs expériences en archéologie. Dans cette optique de transmission orale, c'est également les membres de la communauté qui participaient au projet qui ont pris en main les fouilles publiques des élèves (7 à 17 ans) des écoles primaire et secondaire de la commu-

nauté de Mashteuiatsh. L'instant de quelques heures, ces jeunes Ilnus ont eu la chance de faire des découvertes et de vivre l'expérience (fig. 5 et fig. 6) archéologique sans que cela ne mette à mal la qualité des données scientifiques. Cette initiative s'inscrit dans le projet qui vise à rendre accessibles le site de fouille, les résultats et le travail d'archéologue à la communauté.



Fig. 5 – Les jeunes de l'école primaire de Mashteuiatsh initiés à l'archéologie par une archéologue assistante ilnue.
Fig. 5 – Youngsters from Mashteuiatsh elementary school learn about archaeology from an Ilnu assistant archaeologist.



Fig. 6 – Fouille publique offerte aux membres de la communauté.
Fig. 6 – Public dig offered to community members.

9. ARCHÉOLOGIE ET TRANSMISSION DES SAVOIRS UN PARI GAGNANT-GAGNANT

9.1. Le volet formation

À la demande de la communauté, le volet formation était de deux ordres. Dans un premier temps, les membres de la communauté sélectionnés par la SHAM ont pu s'initier à la fouille archéologique en suivant une courte formation théorique sur les principes élémentaires de la discipline. À la suite de cette formation, ils ont pu mettre en pratique ces rudiments dans une section du site où différentes perturbations avaient oblitéré les niveaux naturels. L'objectif était alors de mettre en pratique les éléments théoriques transmis précédemment et, pour les assistants autochtones d'expérience, de vérifier et de poursuivre la formation en suivant certaines spécificités culturelles de la communauté, que ce soit dans la langue des Ilnus ou en tenant compte d'autres réalités culturelles en lien avec les croyances traditionnelles.

Dans le cas des personnes étudiantes allochtones qui participaient au stage de terrain en archéologie, offert par l'UQAC, la composante « formation » était tout aussi importante. En effet, ce stage était non seulement ouvert aux personnes étudiantes inscrites au programme en archéologie et en histoire, mais à toutes celles intéressées par l'expérience archéologique, qu'importe si elles provenaient de programmes en administration, en sciences naturelles ou autres. Là aussi, il convenait dans les premiers jours de prévoir une formation accélérée. Notons que la SHAM n'avait aucune exigence en matière de productivité, à savoir la vitesse de la fouille archéologique. Nous n'avions pas d'objectif de rentabilité, ce qui aurait pu stresser le personnel professionnel. Le site archéologique n'est pas en danger, et le contexte est celui d'une fouille programmée.

9.2. Volet archéologie sociale

Un autre objectif poursuivi par la SHAM et le LHASO de l'UQAC avait une portée sociale, sans aucun lien avec l'archéologie elle-même. En 2024 encore, au Canada, le vivre-ensemble entre les communautés autochtones et allochtones souffre des reliquats du colonialisme qui s'est installé au ^{xvii}^e siècle, au moment de l'arrivée des Européens en Amérique. En ce qui concerne les populations autochtones, la dépossession des terres, la mise en place des réserves et la mise à l'écart de la société et la création des pensionnats, avec l'objectif avoué de faire disparaître leur culture pour ne nommer que ces événements, ont entraîné une méfiance des Ilnus envers les allochtones. Du côté des allochtones eux-mêmes, les préjugés issus d'une vision paternaliste et raciste en cours depuis le ^{xviii}^e siècle, auxquels il convient d'ajouter une incompréhension des réalités engendrées par les phénomènes énumérés précédemment, sont encore trop souvent la norme.

De ce fait, l'un des objectifs du stage était, à une micro-échelle, de combattre les préjugés respectifs. Afin d'y arri-

ver, des activités parallèles ont été organisées pendant la durée du stage en archéologie. Par exemple, au tout début des activités, une cérémonie traditionnelle ilnue dont l'objectif est de purifier les lieux ayant été occupés dans le passé par des ancêtres fut organisée (fig. 7). Au cours de cette cérémonie où, au son d'un tambour, un membre de la communauté explique la nature de l'événement, les personnes étudiantes étaient invitées à se recueillir et à comprendre que les objets qu'ils trouveraient avaient été liés à des personnes réelles. De l'autre côté, une archéomètre fut invitée à venir parler de la production des peintures rupestres, dont certains exemples ont été découverts au Québec. Il s'agissait alors de discuter des expertises visant à expliquer de quelle façon il est possible de déterminer la nature des pigments, les moyens utilisés pour les dater, voire les identifier lorsque les intempéries les ont rendus presque invisibles à l'œil. La portée symbolique de ces œuvres a également été abordée lorsque l'archéomètre a invité les membres de la communauté ilnue à s'exprimer. Ce partage mutuel des savoirs a donné lieu à des moments inoubliables pour les uns comme pour les autres, mais il a surtout donné une voix aux Premières Nations dans la recherche archéologique de leur patrimoine culturel. Mentionnons à ce sujet que pendant toute la durée des fouilles, une diffusion des résultats s'est effectuée par les réseaux sociaux, non seulement à l'échelle de la communauté, mais aussi à l'échelle régionale.

Toujours sur le terrain, la formation s'est également « exprimée » d'une façon imprévue. Rappelons-le, l'archéologie est une discipline dont l'ingrédient de base est la culture matérielle. Notre prise sur l'intangible demeure ténue. La part de cet intangible s'exprime lorsque vient le temps d'interpréter un corpus de données qui, quoique parfois important, n'en demeure pas moins toujours lacunaire. Selon les individus, l'interprétation prendra une part plus ou moins grande selon l'expérience et les expériences, la renommée ou le goût du risque, à savoir jusqu'où l'archéologue est prêt à se confronter à des collègues pas toujours bien intentionnés. Dans le cas de ce projet en coconstruction, les formateurs allochtones se sont justement retrouvés en position d'apprentissage, confrontés à ce silence de la culture matérielle. En effet, encore aujourd'hui, un certain nombre d'Ilnus pratiquent des activités traditionnelles en forêt, selon des façons de faire datant de temps immémoriaux ; or certaines de ces façons de faire traditionnelles laissent peu d'indices dans le sol, si ce n'est les effets qu'elles engendrent. Un tel exemple s'est produit dans ce que nous avons appelé « le sable à galettes » (fig. 8).

Lors de la fouille de 2017, au moment où l'équipe creusait dans un niveau très sablonneux qui, pour la chargée d'intervention, semblait sensiblement uniforme, des aîné·e·s de la communauté ont remarqué une certaine granulométrie différentielle. Selon iels, cette granulométrie reflétait une activité de cuisson de la *banique*, une sorte de pain rapide sans levure mangé chez plusieurs groupes autochtones vers la fin de la Paléohistoire et après. Ce phénomène n'aurait pas pu être saisi par un archéologue allochtone.



Fig. 7 – Purification du site avec un aîné de la communauté en habit traditionnel.
Fig. 7 – Purification of the site with a community elder in traditional dress.



Fig. 8 – Sable à galette (sable à gros grain qui est rubéfié en périphérie d'une aire de combustion).
Fig. 8 – Pebble sand (coarse-grained sand that is rubblized around the periphery of a combustion area).

9.3. Conservation et valorisation du patrimoine des Premières Nation

À la suite de l'activité de terrain, le projet en coconstruction avait comme objectif que les personnes de la communauté qui avaient participé à la fouille soient également impliquées en aval, lors des analyses, mais également dans le cadre d'activités diverses en lien avec la mission muséale de la SHAM. L'objectif ultime de tout le projet étant de former une relève scientifique afin d'assurer à moyen ou long terme l'autodétermination en matière d'archéologie chez les Pekuakamiulnuatsh.

La découverte du site a aussi permis la réalisation d'un mémoire de maîtrise de master (Plourde, 2022). Ce mémoire visait à reprendre les données déjà existantes et de les comparer aux nouvelles données recueillies lors des fouilles archéologiques du site DdFb-18 afin de positionner chronologiquement l'occupation ancienne de la communauté de Mashteuiatsh. Le positionnement chronologique de la majorité des sites répertoriés dans la communauté a également permis de démontrer l'occupation plurimillénaire des lieux par les ancêtres des Ilnus actuels (tabl. 4). Cette démonstration est d'autant plus importante qu'elle donne du poids dans les revendications territoriales actuelles.

En somme, il ne s'agit pas seulement de réaliser un projet de coconstruction en archéologie avec les membres de la communauté, mais surtout de recréer un pont entre le passé et le présent, entre les allochtones et les autochtones, entre science et transmission orale pour apaiser le schisme vécu dans les derniers siècles. Ce partage des savoirs a donné une voix aux Premières Nations dans la recherche archéologique de leur patrimoine culturel. Cette voix ne s'est pas éteinte avec la fin des fouilles archéologiques. Les membres des Premières Nations ayant participé au terrain ont collaboré avec les professionnels de l'UQAC à

la réalisation des activités post-terrain. Ils ont également développé une expertise conseil en archéologie au sein de la Société d'histoire et d'archéologie de Mashteuiatsh. La mise en valeur des objets dans l'enceinte de la SHAM et la création d'un site Web permettant d'avoir accès aux capsules archéologiques réalisées lors des fouilles ne sont que les prémisses de la quête d'une autonomie complète dans le domaine de l'archéologie.

CONCLUSION

En conclusion, bien que longtemps quasi absentes de l'archéologie au Québec, les Premières Nations, à travers des expériences comme celles que nous avons conjointement mises en place, font désormais partie intégrante de la recherche sur le passé du Québec. Non seulement on les voit, mais on les écoute et on les comprend. C'est par des projets comme celui de Mashteuiatsh, en coconstruction entre les membres de la communauté et le corps universitaire, un pont entre science et communauté, que la réconciliation devient possible. À la recherche du passé, faire ensemble dans le présent pour la poursuite d'un avenir commun, un coup de truelle à la fois.

NOTES

- 1. Voir <https://www.rcaanc-cirnac.gc.ca/fra/1524494530110/1557511412801>
- 2. Pour contextualiser le concept d'autodétermination, on peut se référer aux travaux récents de M. Seymour (2024), qui affirment la grande diversité sémantique du concept de « nation » et, par extension, des formes d'autodétermination. La nation ethnique est un modèle dominant pour les peuples autochtones du Canada. Seymour donne l'exemple

Site archéologique	Méthode(s) de datation	Période (s) associée (s)
DdFb-1	Sériation des matières premières	Archaïque supérieur (6000-3000 AA) et Sylvicole inférieur (3000-2400 AA)
DdFb-2	Sériation des matières premières	Archaïque supérieur (6000-3000 AA) et Sylvicole inférieur (3000-2400 AA)
DdFb-3	Outils diagnostiques, sériation des matières premières	Sylvicole supérieur (1000-450 AA)
DdFb-4	Outils diagnostiques, sériation des matières premières	Archaïque supérieur (6000-3000 AA), Sylvicole inférieur (3000-2400 AA), Sylvicole moyen (2400-1000 AA) et Sylvicole supérieur (1000-400 AA)
DdFb-6	Sériation des matières premières	Archaïque supérieur (6000-3000 AA)
DdFb-16	Outils diagnostiques, sériation des matières premières	Archaïque supérieur (6000-3000 AA), Sylvicole (3000-450 AA) et Historique (post 450 AA)
DdFb-18	Outils diagnostiques, sériation des matières premières	Archaïque supérieur (6000-3000 AA), Sylvicole moyen (2400-1000 AA) et Sylvicole supérieur (1000-400 AA)

Tabl. 4 – Positionnement chronologique des sites archéologiques à l'intérieur de la limite de Mahsteuiatsh réalisé dans le cadre de la maîtrise d'une des auteurs.

Table 4 – Chronological positioning of archaeological sites within the Mahsteuiatsh boundary, carried out as part of one of the authors' master's degrees.

de la nation Nisga'a. Mais des variantes existent : le Nunavut est une nation sociopolitique, alors que les Mohawk d'Akwesasne (ainsi que plusieurs Premières Nations limitrophes de la frontière entre le Canada et les États-Unis) ont un modèle de nation multiterritoriale, les Métis ont un modèle de nation culturelle et les Wolastoquey du Québec, par exemple, ont un modèle de nation diasporique. Tant de formes distinctes appellent une définition large de l'autodétermination, une définition pouvant encadrer les différents modèles de nations autochtones. Aujourd'hui, une définition légale de l'autodétermination, au sens du droit international, est enchâssée dans la Déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones (DNUDPA), mais convient surtout aux nations ethniques et sociopolitiques du fait qu'elle met l'accent en sur la dépossession des nations multiterritoriales et diasporiques.

3. <https://anthropo.umontreal.ca/departement/historique/>
4. L'existence de cours condensés est un bon exemple de cette situation : plutôt que de livrer le contenu sur quinze semaines à raison de trois heures par semaine avec des travaux et des examens ponctuels permettant à la personne étudiante d'intégrer les connaissances transmises et d'affiner sa pensée, on livre les données sur deux ou trois week-ends, à raison de sept à huit heures par jour, examens inclus.
5. Voir également : Archéo-Québec, <https://www.archeoquebec.com/>

Érik LANGEVIN

Université du Québec à Chicoutimi, Jonquière,
Québec, Canada

Unité d'enseignement en sciences des sociétés
et des territoires (UESST)

Laboratoire d'histoire et d'archéologie du
Subarctique oriental (LHASO)

erik_langevin@uqac.ca

Noémie PLOURDE

Université du Québec à Chicoutimi, Jonquière,
Québec, Canada

Laboratoire d'histoire et d'archéologie du
Subarctique oriental (LHASO)

noemieplourde@live.ca

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BURKE A. (2017) – Introduction, in A. L. Burke et C. Chapdelaine (dir.), *L'Archaique au Québec, six millénaires d'histoire amérindienne*, Montréal, Recherches amérindiennes au Québec (Paléo-Québec, 36), p. 1-14.
- DELAUNIÈRE H., PLOURDE N., LANGEVIN É. (2021) – *Fouilles archéologiques sur le site DdFb-18, été 2020, Mashteuiatsh, Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, université du Québec à Chicoutimi, 138 p.
- LALIBERTÉ M. (1986) – *Inventaire archéologique du bassin de la rivière Ashuapmouchouane (Ashuapmushuan), Lac-Saint-Jean, 1985*, Chicoutimi, ministère des Affaires culturelles, 196 p.
- LANGEVIN É. (2015) – *Un fjord, une rivière, un lac et des ruisseaux : variabilité culturelle paléohistorique sur le bassin hydrographique de la rivière Saguenay (Québec, Canada)*, thèse de doctorat, université de Montréal, faculté des arts et des sciences, département d'anthropologie, Montréal, 763 p.
- LANGEVIN É., GIRARD J. (1997) – *Embouchure de la Sainte-Marguerite, fjord du Saguenay. Campagne archéologique du printemps 1996*, Québec, ministère de l'Environnement et Faune, parc Saguenay, Chicoutimi, laboratoire d'archéologie, université du Québec à Chicoutimi, 125 p.
- LANGEVIN É., GIRARD J., FORTIN M.-J. (1997) – *Un atelier de taille en territoire Innu. Le site DdFb-16*. Conseil des Montagnais de Mashteuiatsh. Laboratoire d'archéologie, Université du Québec à Chicoutimi, Chicoutimi, 123 p.
- LANGEVIN É., PIEDALUE G. (2018) – *Inventaire archéologique sur le site DdFb-18, automne 2017. Mashteuiatsh, Lac-Saint-Jean*, rapport soumis au Conseil de bande Pekuakamiulnuatsh Takuhikan, Subarctique Enr., Chicoutimi, 89 p.
- LANGEVIN É., GIRARD J., LAVOIE-PAINCHAUD J.-M. (2008) – *Aménagement hydroélectrique de la Péribonka. Bilan des activités archéologiques 2007*, Québec, Hydro-Québec TransÉnergie et Hydro-Québec Équipement, Chicoutimi, laboratoire d'archéologie, université du Québec, 64 p.
- PLOURDE N. (2022) – *Raconte-moi Pointe-Bleue. Sur les traces des Pekuakamiulnuatsh*, mémoire de maîtrise, université du Québec à Chicoutimi, Chicoutimi, 161 p.
- PLOURDE N. (2023) – *Fouilles archéologiques sur le site DdFb-18, été 2020, Mashteuiatsh, Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, université du Québec à Chicoutimi, 143 p.
- PLOURDE N., LANGEVIN É., PIEDALUE G. (2018) – *Fouilles archéologiques sur le site DdFb-18, automne 2017, Mashteuiatsh, Lac-Saint-Jean*, Chicoutimi, université du Québec, 116 p.
- SEYMOUR M. (2024) – *Nation et autodétermination au XXI^e siècle*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 166 p.

